

REVUE DE PRESSE

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

L'URGENCE ET LA PATIENCE



© Madeleine Santandrea



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Toussaint, l'ouverture

**Un livre sur la genèse de son écriture,
une exposition au Louvre,
un ouvrage sur ses influences visuelles :
Jean-Philippe Toussaint,
l'un des auteurs les plus transversaux du moment,
nous entraîne dans les coulisses de son travail d'écrivain.**

On rencontre Jean-Philippe Toussaint quelques jours avant le vernissage de son exposition au musée du Louvre : un hommage visuel à la littérature, composé de photos, d'installations et de vidéos. Cette consécration n'entame en rien la simplicité de l'écrivain belge. Son enthousiasme est contagieux. Il nous entraîne dans l'aile Sully pour nous faire découvrir le chantier de *Livre/Louvre* : au milieu des pots de peinture et des escabeaux. C'est aussi l'envers du décor qu'il nous invite à visiter avec *L'Urgence et la Patience*, texte délicat sur son travail d'écriture, à la fois profond et léger, parsemé d'incises drôles ou décalées. L'auteur de *La Salle de bain* et de la très belle trilogie *Faire l'amour*, *Fuir* et *La Vérité sur Marie* évoque ses premiers pas d'écrivain, les auteurs qui ont eu une influence décisive sur lui, ou *Crime et Châtiment*, lecture fondatrice qui a agi comme une révélation : « *Un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous, dit Kafka. La hache ? C'est le*

tranchant scintillant de cette hache – la littérature – que j'ai vu briller pour la première fois dans Crime et Châtiment. » Il tente aussi de mettre en mots le processus de création, alternance de jaillissements et de persévérance. Voyage dans la tête de Jean-Philippe Toussaint, écrivain, cinéaste et plasticien.

D'où vous est venue cette envie de rendre hommage à la littérature, que ce soit dans *L'Urgence et la Patience* ou avec votre exposition au Louvre ?

Jean-Philippe Toussaint – Dans les premières pages d'*Ardoise*, Philippe Djian écrit une phrase que j'aime beaucoup : « *Il y a cette idée de devoir quelque chose, d'être redevable, d'avoir une ardoise quelque part.* » Il est naturel qu'un jour des écrivains disent un mot de la façon dont ils écrivent et de ce qu'ils doivent aux grands auteurs – je pense à *En lisant en écrivant* de Julien Gracq, à *Bric et broc* d'Olivier Rolin. Évidemment, on ne fait pas ça à 27 ans.

Je porte l'idée d'un « hommage » depuis très longtemps et lorsqu'en 2010, on m'a proposé de concevoir cette exposition au Louvre, je me suis dit que le moment était venu. Cela me rappelle une phrase de *Fuir* : « *C'était l'occasion, le moment opportun, la faveur ou la saison.* » C'est exactement ça. J'ai alors également pensé donner deux livres : l'un, *L'Urgence et la Patience*, purement littéraire, sans illustration, conçu comme un livre neuf et non un livre de circonstance, pour évoquer la façon dont j'écris, les écrivains que j'admire : Beckett, Kafka, Proust..., l'autre, sorte de catalogue de l'expo, *La Main et le Regard*, pensé comme une création plastique presque au même titre que l'exposition elle-même, pour faire le bilan de dix années de réflexion visuelle autour de mes photos, mes films, mes propositions plastiques.

Avec *L'Urgence et la Patience*, vous invitez le lecteur dans votre fabrique littéraire, comme un artiste ferait visiter son atelier.

J'ai toujours éprouvé une fascination pour le making-of, même si le mot anglais n'est pas très beau. J'ai d'ailleurs titré « *Coulisses* » toute une partie de *La Main et le Regard*. Mon long métrage, *La Patinoire*, racontait déjà le tournage d'un film, je mets mes brouillons sur internet... J'aime que ce soit ouvert, un peu comme les cuisines japonaises. Pour autant, je ne pense pas qu'en montrant les coulisses, je dévoile le mystère de la création, qui de toute façon demeure indicible. Ça démythifie sans désacraliser. Mais je sais que certains écrivains détestent montrer la façon dont ils procèdent. Nabokov, par

exemple, emploie des métaphores très déplaisantes à l'égard des brouillons.

Vous donnez des détails à la fois très matériels sur votre façon de travailler – vos bureaux, vos machines à écrire – et des descriptions poétiques de la création, comparée à une immersion dans le monde des abysses. L'écriture se situe dans cet entre-deux ?

Il faut concilier deux notions contradictoires : être précis dans ce que l'on veut dire, pointu, et en même temps exercer une séduction, toujours en essayant d'atteindre une forme la plus simple et limpide possible, sans fioritures inutiles. Cela demande beaucoup de temps, de patience.

L'écriture telle que vous la décrivez, épurée, limpide, ressemble beaucoup à l'écriture poétique... D'ailleurs vous faites souvent référence à Charles Baudelaire.

Il reste un phare pour moi, un modèle absolu de forme. Cette simplicité dense... Si j'avais écrit au XIX^e siècle, j'aurais été poète. Mais je ne pense pas que la poésie soit en phase avec notre époque. Toute ma recherche s'inscrit dans une réflexion sur la forme. Comment, après le Nouveau Roman, après de très grands auteurs comme Proust ou Faulkner, peut-on proposer une œuvre en adéquation complète avec l'époque et qui porte une attention de chaque instant à la forme ? Comment trouver une voix singulière, presque immédiatement reconnaissable ? J'ai aussi cette volonté de donner du plaisir au lecteur, je recherche sa complicité.

Vous écrivez mais vous faites aussi de la photo, du cinéma, des vidéos... Cette pluridisciplinarité est indispensable ?

J'ai cette curiosité globale mais je ne mélange pas tout, je veux à chaque fois trouver la spécificité du médium : je ne veux pas faire des films d'écrivain ou des installations de cinéaste.

Enfin, si vous avez d'abord choisi la littérature, c'est presque un hasard, dû en partie à la lecture de *Crime et Châtiment* qui vous a fait prendre conscience de la puissance de la littérature, mais aussi à Jérôme Lindon, votre éditeur.

J'aurais écrit quoi qu'il arrive.

Mais il est vrai que cette voie idéale vers la reconnaissance, dès mon premier roman, je la dois entièrement à Jérôme Lindon. Quand il publie *La Salle de bain* en 1985, Claude Simon reçoit le prix Nobel de littérature. Jérôme Lindon avait cette volonté de trouver la relève du Nouveau Roman. Quand il m'a dit qu'il comptait publier mon livre, je lui ai envoyé une lettre de six pages en lui demandant son avis sur une vingtaine de points de détails. Il m'a répondu, en substance : « *Vous me recontacterez quand vous aurez fini votre travail, c'est vous l'écrivain, pas moi.* »

L'éditeur de tout le Nouveau Roman me considérait comme un écrivain, moi le type de 27 ans.

Aujourd'hui, vous vous considérez davantage comme un écrivain ou comme un artiste ?

Ça ne me viendrait pas à l'idée de me présenter comme un artiste plasticien. Mais la question de l'étiquette ne m'in-



téresse pas. Je suis un artiste, non au sens social du terme, mais dans le sens où je propose une vision du monde. Je tente d'exprimer ma sensibilité, éventuellement mon intelligence et mon humour...

Toutes ces pratiques sont liées : c'est une scène de *Fuir*, où Marie sort du Louvre, qui a donné l'idée de l'exposition à Pascal Torres, le conserva-



Aimer lire, détail, 2007. © J.P. Toussaint

teur de la collection Edmond de Rothschild.

En effet. De la même manière, pour composer *La Main et le Regard*, j'ai voulu mettre en relation des citations de mes textes avec mes productions visuelles, un peu comme pour un accrochage.

Je pense à une formule de Delacroix : « *Car qu'est-ce que composer ? C'est associer avec puissance.* » Beaucoup

d'associations ont d'abord été des hasards qui sont devenus des nécessités. Il faut être ouvert au hasard. Souvent les créateurs se ferment au hasard, il semble importun dans leur création. Je pense au contraire que le hasard apporte beaucoup d'imprévu, beaucoup de vie.

Propos recueillis
par ÉLISABETH PHILIPPE

Le Raskolnikov de Bruxelles

Il avait 20 ou 21 ans. Ce qui est sûr, c'est que Jean-Philippe Toussaint (*La Salle de bain, Faire l'amour, Fuir, La Vérité sur Marie, etc.*) a pris la décision d'écrire dans un bus à Paris, entre la place de la République et la place de la Bastille. Il se souvient même de sa première phrase : « C'est un peu par hasard que j'ai découvert le jeu d'échecs. » En somme, il est devenu écrivain sur un coup de tête, laquelle n'était pas jusqu'alors remplie de livres lus et adorés. Il était un lecteur moyen porté sur le cinéma. Mais Truffaut conseillait aux jeunes gens de commencer par un roman plutôt que par un scénario. Et c'est alors que *Crime et Châtiment*, de Dostoïevski, le bouleversa. Le changea. Il découvrait la puissance et les sortilèges de la littérature. Raskolnikov, c'était lui ! « Le crime de la vieille usurière de Pétersbourg a été fondateur, aussi bien pour la vie de Raskolnikov que pour la mienne – lui devenant assassin, et moi écrivain. »

Je conseille la lecture du recueil de textes de Toussaint *L'Urgence et la Patience*, en particulier à tous ceux qui rêvent d'écrire ou qui débutent dans le métier. En est-ce vraiment un ? Oui, puisque le romancier nous révèle ses manières de procéder, ses règles, ses trucs, ses manies, les contraintes qu'il s'impose, les joies qu'il connaît, et, comme la lecture est inséparable de l'écriture, son expérience de lecteur de Proust, Kafka, Beckett, et, bien sûr, de Dostoïevski.

Jean-Philippe Toussaint n'écrit pas, chez lui, à Bruxelles. Il préfère la Corse ou Ostende, où il loue un appartement. Il doit être loin du lieu qu'il a choisi pour cadre de son roman. Cela l'oblige à un effort de mémoire et de conviction, profitable au livre. Il se souvient de tous les bureaux où il a écrit et de tous les fauteuils dans lesquels il a lu. Il lui paraît impossible que, lorsque l'on a été subjugué par un livre, on ne se souvienne pas du siège dans lequel a eu lieu l'éblouissement. En tout cas, Toussaint exerce son métier dans le

silence. Dans une retraite propice à la réflexion et au travail. Faulkner disait qu'il aurait bien voulu être patron d'un bordel parce que la paix et le silence du matin sont propices à l'écriture.

Avant l'ordinateur, il y eut les machines à écrire. Quand Toussaint évoque sa grosse Olivetti ET121, « ma belle, ma seule, l'unique », il note que les larmes lui montent aux yeux. Sur quoi il les qualifie de « larmes de crocodile ». Mon œil ! Ne voulant pas paraître trop sentimental, il a ajouté ce codicille roué. Avec subtilité, sans pour autant se priver d'exemples et d'anecdotes, Jean-Philippe Toussaint montre comment l'écriture est tiraillée entre deux forces opposées : l'urgence et la patience. « L'urgence est un état d'écriture qui ne s'obtient qu'au terme d'une infinie patience. »

Avant que les mots ne s'enchaînent, que « ça vienne tout seul », il a fallu beaucoup réfléchir, construire, prendre des notes, se renseigner, se documenter. Pour *La Vérité sur Marie*, Toussaint a appris à monter à cheval ! Mais pour le récit très détaillé de la crise cardiaque, il n'a pas poussé la conscience professionnelle jusqu'à en faire une lui-même. Il s'est contenté d'un déjeuner avec un médecin. Jean-Philippe Toussaint considère l'inspiration comme un mythe. Il lui préfère l'« élan ». Hemingway parlait de « jus ». Toujours est-il que cela débouche sur l'urgence, avec ses périodes de fièvre créatrice, mais aussi ses pannes. « C'est là qu'il faut être persévérant, s'accrocher, serrer les dents... »

Derrière l'éloge de la littérature, voici un précieux petit manuel pratique que l'on complétera par *Autoportrait (à l'étranger)*, récits amusants et instructifs de l'écrivain en voyage.

BERNARD PIVOT
De l'académie Goncourt

Tout Toussaint

Un livre et une expo.

**Alors que le musée du Louvre lui donne carte blanche,
Jean-Philippe Toussaint publie un autoportrait ludique.**

C'est l'un de nos meilleurs écrivains, et l'un des plus modestes. Son style économe, d'une enviable et apparente simplicité, n'exprime pourtant que des sentiments profonds et des situations vertigineuses. Tout ce qu'il écrit déteste la grandiloquence. Tout ce qu'il est se méfie du paraître. Jean-Philippe Toussaint nous dédommage de la littérature à l'estomac que l'époque produit à la chaîne.

Lui qui ne se vante de rien, ni de réaliser des films ni d'avoir reçu de grands prix, s'enorgueillit seulement – car en plus il a de l'humour – d'avoir été, à 16 ans, champion du monde junior de Scrabble. C'était à Cannes, en 1973.

On peut d'ailleurs considérer le merveilleux recueil de textes autobiographiques qu'il publie aujourd'hui comme un plateau formé d'une grille carrée de onze (chapitres) sur onze. Si certains mots comptent triple, ainsi l'évocateur « *anapurnien* » ou le mystérieux « *ravanastron* », la plupart sont aussi banals qu'essentiels : lire, écrire, se souvenir. Sans se prendre au sérieux (d'autres que lui eussent rédigé de pompeux Mémoires), Toussaint joue ici au Scrabble de sa vie.

Il se rappelle ainsi avoir proposé à Samuel Beckett une partie d'échecs par correspondance – « *au cas où, 1.e4* » – qu'il espérait bien gagner afin d'obtenir de l'auteur de « *Godot* » qu'il lût sa pièce de théâtre. « *Les noirs abandonnent*, lui répondit Beckett par retour du courrier. *Envoyez la*

pièce. » Il se rappelle aussi Jérôme Lindon, qui vaquait aux Éditions de Minuit, un arrosoir à la main, et qui était un lecteur très méticuleux : le jour de Noël 1984, il appela Toussaint à Bruxelles après avoir accepté son premier roman (refusé par d'autres éditeurs), *La Salle de bain*, tout en se demandant s'il valait mieux écrire « *une sinusite n'était rien que banal* » ou « *n'avait rien que de banal.* »

Comme tous les joueurs de Scrabble et d'échecs (*Échecs*, son premier livre jamais paru), Jean-Philippe Toussaint a une très bonne mémoire. Il sait dans quel bus parisien il prit, à 22 ans, la décision d'écrire ou eut, avec *Malone meurt*, de Beckett, le choc de sa vie ; dans quelle maison (de Médéa, Paris, Berlin, Madrid, Ostende ou de Corse), il tapa sur une grosse Olivetti ses manuscrits ; sur quelle chaise et dans quel fauteuil il lut Dostoïevski, Kafka ou Proust, dont il se souvient au fil d'une longue phrase proustienne.

En prime, il nous révèle quelques secrets de fabrication : pourquoi construire un seul hôtel japonais à partir de plusieurs autres et comment devenir incollable sur des sujets qu'on ignore – les chevaux ou les défibrillateurs. Quant à sa définition de l'écriture, elle est magnifique : « *Fermer les yeux en les gardant ouverts.* » On a compris qu'il faut lire ce Toussaint par lui-même en urgence, mais avec patience.

JÉRÔME GARCIN



Aimer lire, détail, 2005-2012. © J.P. Toussaint

Alors que Jean-Philippe Toussaint est l'invité du Louvre, où il propose une exposition en hommage à l'écrit à travers toutes les formes d'expression, paraît *L'Urgence et la Patience*, autoportrait lumineux et rieur d'un fou de littérature.

Pourtant, c'est vers le cinéma que le cœur de Jean-Philippe Toussaint penchait jusqu'à ce que François Truffaut lui mette la main à la page. Dans *Les Films de ma vie*, le metteur en scène conseillait aux jeunes gens qui rêvent de faire des films d'écrire d'abord un livre, puis de le transformer en scénario. Au gré de cette lecture déterminante, Toussaint découvre ainsi que la littérature peut être « une activité légère et futile, joyeuse et déconçante » – Toussaint transforme un peu les propos de Truffaut, pas nous – « qui peut se pratiquer en toute liberté, à la maison ou en plein air, en costume cravate ou en caleçon ». Et voilà pourquoi le jeune Toussaint prend dans un bus entre République et Bastille la décision d'écrire. Dans *L'Urgence et la Patience*, telle une petite souris émerveillée, on suit l'auteur à l'œuvre, reclus dans une chambre en Algérie, transpirant sur sa vieille Olivetti ou en transe lorsque, tel un McEnroe en état de grâce, il trouve tous les mots justes, enchaîne les phrases gagnantes. **Le paradoxe de cet essai lumineux est de réussir à percer le mystère de l'écriture au travers d'un livre si rieur et si vivant.** Par quelle magie, des sensations, des images, des fantasmes se transforment-ils en des petits caractères serrés dont la lecture va donner le vertige à des inconnus ? Ne pas se fier à l'allure de clergyman de l'auteur. L'épure, à laquelle il travaille comme un sculpteur, ne consiste pas à débarrasser la prose de son émotion mais, au contraire, à la faire jaillir, déshabillée de ses artifices, toute nue et dans

sa toute folle beauté. Jean-Philippe Toussaint n'a rien d'un austère, c'est un homme qui aime aimer. Son livre est aussi un hommage à ceux qui lui ont donné, comme Beckett à qui il envoie une pièce de théâtre au début des années 80. Toussaint la malice lui propose une partie d'échecs par correspondance : si Beckett perd, il devra lire sa pièce ! « Au cas où, 1.e4. Par retour de courrier, Samuel Beckett m'a répondu : " Les noirs abandonnent. Envoyez la pièce. Cordialement. " » C'est ce qu'on appelle être béni d'un dieu. Au-delà de l'autoportrait, voilà un petit traité que chaque personne qui compte prendre la plume devrait apprendre par cœur tant y sont décrites de fine manière les règles qui régissent l'écriture. Quitter les lieux familiers pour se forcer à recréer mentalement ce qu'on a envie de dépeindre. Trouver un refuge contre le monde extérieur, une salle de bains.

Faire sonner les mots comme des notes de musique. Naviguer entre l'urgence qui appelle la fougue et la vitesse, et la patience qui requiert effort et lenteur. Cet essai est contagieux. Jean-Philippe Toussaint donne envie d'écrire, de lire (il parle avec une savante simplicité des sommets que sont *À la recherche du temps perdu* ou *Crime et Châtiment*), de vivre. Car ce qui transporte dans ces pages, c'est qu'aucun mot ne serait possible s'il n'infusait pas longtemps auparavant dans l'humanité.



LIRE/LIVE, 2012. © J.P. Toussaint

Le cerveau et la main de Jean-Philippe Toussaint

Dans un essai, *L'Urgence et la Patience*, et une exposition au Louvre, Jean-Philippe Toussaint définit sa vision de la littérature et fait entrer le lecteur dans son atelier. Un écrivain concentré sur le présent, un formaliste hors pair. Portrait technique.

Si, en 2647, un groupe de neurobiologistes s'interrogeait sur cette étrange activité qui occupa les hommes pendant près de trois mille ans, la littérature, je leur conseillerais de se pencher sur la tête de Jean-Philippe Toussaint. Ils apprendraient qu'en mars 2012, cet homme a livré au public le scanner de son cerveau pour une exposition au Louvre (encombrante bâtisse transformée depuis en plateforme mondiale de YouTube) sous le titre énigmatique de « cerveau de Jean-Philippe Toussaint ». Cette image, premier cerveau d'écrivain en activité livré au public, aurait lancé une mode puisqu'en 2021, Michel Houellebecq aurait exposé les alcôves de son cortex et qu'en 2035, on aurait découvert les neurones guillerets de Marc Levy projetés sur grand écran au cours d'un match de football.

LA LIGNE DU ROMAN

Mais revenons à 2012 et au mystère Toussaint. Le cobaye est complexe. L'homme né à Bruxelles et partageant sa vie entre la Belgique et la France, est toujours demeuré discret, en retrait de la vie publique. S'il expose dans l'exposition *Livre/Louvre* dont il est l'invité quelques photos qu'il réalisa de sa femme et de ses enfants plongés dans la lecture de Pascal ou de Rousseau (étrange manie familiale...), les clichés n'expliquent pas l'écrivain. Choisissons plutôt le camp de Proust et ne le lâchons pas dans son cheminement littéraire. Peut-être nos amis scientifiques devraient-ils commencer leur analyse en se rendant au rez-de-chaussée de la rue Bernard-Palissy, aux Éditions de Minuit (rachetées en 2432 par Armani pour

leur ligne de housses en satin de tablettes électroniques ?). Installé derrière un bureau, sous mes yeux, Jean-Philippe Toussaint trace la ligne de son roman. Son index maigre s'agite dans l'air, il me décrit la construction de *La Vérité sur Marie*. Tout commence et se finit dans ce mouvement, puisque pour lui, un roman *est une ligne*. Cette obsession de la structure place les romans de Jean-Philippe Toussaint parmi les plus beaux de la littérature contemporaine. Car au cours de ses vingt-sept ans d'écriture, Jean-Philippe Toussaint redessina cette ligne dans chacun de ses livres. Il déplie ces trois décennies dans un essai qui vient de paraître, *L'Urgence et la Patience*, un texte concret sur le travail d'écriture que devrait lire tout jeune écrivain lorsqu'il peine sur son premier manuscrit. Il punaiserait sur son bureau cette phrase, pour les jours de lassitude : « *Je considérais l'écriture comme une machine lourde qui se mettait en place sur la longue durée, quelque chose de régulier, de pesant, d'entravé, quelque chose qui se refusait, qui achoppait, qui avançait péniblement, pouce à pouce – une charrue* ».

La lumière crue du bureau des Éditions de Minuit n'affadit pas la sérénité de Jean-Philippe Toussaint. Il nous convie dans son territoire d'écriture, lieu idyllique où l'ordre finit toujours par triompher. Alors que ses mots sont parfois austères, son visage témoigne d'une inébranlable paix. Cette tranquillité n'a sans doute rien à voir avec le prix Médicis qu'il reçut en 2005 pour *Fuir* ni avec l'admiration qu'il suscite chez ses pairs. Dans un détour, il confie en effet : « *J'aurais eu du succès ou pas, j'aurais*

continué à écrire ». Peut-être connu-il quelques angoisses en Algérie lorsque, jeune professeur de français au début des années 80, il écrivait son premier roman. Mais lorsque le manuscrit de *La Salle de bain* fut accepté par Jérôme Lindon, qui tomba dessus par hasard dans le bureau de Robbe-Grillet, un après-midi de 1984, il devint un écrivain maison.

Jean-Philippe Toussaint sourit lorsqu'on évoque la possible angoisse de l'échec : « *Mon premier livre, jamais publié, s'appelait Échecs. J'ai résolu le problème depuis le début.* » Ce passionné d'échecs parle avec une mathématique certitude, on croirait entendre un de ses prédécesseurs dans ce même bureau, Claude Simon. À l'origine, il partagea d'ailleurs les mêmes préoccupations que le Nouveau Roman : « *Je crois à la composition, à l'ordre des choses. Comme en musique* ». Mais ces premières influences, m'explique-t-il, il faut apprendre à s'en défaire. Je pense à Beckett si présent dans *L'Urgence et la Patience*, devenu l'Irlandais aux jambes fragiles, dont on décèle dans *La Salle de bain* l'emprise sur la plume du jeune auteur. Il le reconnaît de bonne grâce : « *Avant mon premier roman, je faisais presque inconsciemment des pastiches de Beckett : un homme seul, dans une chambre, c'était Malone. Il a fallu le combattre, dépasser mon admiration. Ce n'était pas possible d'aller au-delà de Beckett, j'ai dû faire autre chose* ».

Aujourd'hui, il a choisi de nouveaux adversaires, Durrell et Faulkner dont on retrouve l'ampleur dans *Faire l'amour* ou *La Vérité sur Marie*.

UNE RARE ÉNERGIE

Je n'oublie pas l'enquête de nos successeurs. Pour comprendre Jean-Philippe Toussaint, il ne suffirait sans doute pas de se pencher sur son cerveau. Il faudrait aussi suivre le mouvement de sa main. Si ses premiers livres orchestraient une danse retenue, au bord de la procrastination – le narrateur de *La Salle de bain* (1985) se replie dans la baignoire, l'homme de *La Télévision* (1997) ne parvient

pas à écrire –, les plus récents comme *Faire l'amour* (2002) déploient une fuite en avant d'une sombre énergie. Écoutez seulement cette scène d'amour entre deux êtres qui ne s'aiment plus : « *elle frottait sa détresse contre mon corps pour se perdre dans la recherche d'une jouissance délétère, incandescente et solitaire, douloureuse comme une longue brûlure et tragique comme le feu de la rupture que nous étions en train de consommer...* »

La violence de cette étreinte s'égrène sur trois pages, jusqu'à la séparation consommée des deux corps. Le personnage féminin Marie apparaît là et viendra peu à peu sur le devant de la scène jusqu'au dernier roman, *La Vérité sur Marie* (2009). Cette scène d'anthologie qui voit le cheval Zahir s'envolant dans le ciel, à bord d'un avion Lufthansa, concentre l'énergie de Toussaint. Est-ce là l'urgence qu'il évoque dans le titre de son essai ? Il rectifie : « *Ce concept d'urgence est ma version de l'inspiration. J'ai découvert qu'à force de travail, on peut atteindre cette urgence, comme un palier au cours d'une longue plongée en soi-même. Parce que pendant deux mois, trois mois, on n'a jamais relâché la pression. On pourrait aussi appeler ça la grâce* ».

Observateur du réel et en retrait de son époque, Jean-Philippe Toussaint voit une menace peser sur la ligne de son roman : l'hégémonie de la technologie. « *De plus en plus, on ne va plus percevoir le roman comme une ligne, mais comme des fragments. La lecture sur écran ne permettra plus de respecter l'ordre du roman. Par rapport à ma ligne, la succession est brisée* ». Seul l'avenir donnera tort ou raison à Jean-Philippe Toussaint. Quitte à amuser nos amis neurobiologistes, j'ose, dans un élan d'optimisme, m'interroger : serait-il possible que la littérature qu'il incarne appartienne aussi au futur ? Possible, tant qu'il demeurera des hommes retranchés dans des bureaux étroits, qui parleront aux autres hommes de la poursuite d'une ligne.

ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

L'écrivain, le lecteur, mode d'emploi

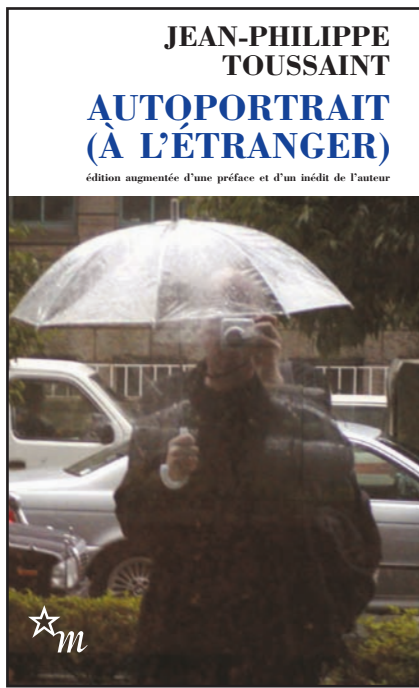
En parallèle à l'expo du Louvre, Jean-Philippe Toussaint publie un recueil de textes sur l'écriture. Son *making of* en quelque sorte où on retrouve, c'est bien le moins, sa belle langue aux mots justes, évocateurs, sans graisse inutile. Il explique comment il est venu à l'écriture, comment il décrit les hôtels où il est, ou ses amours pour Kafka, Proust, Dostoïevski, Borges et surtout Beckett.

Comme toujours chez Toussaint, on y trouve un ton profondément humain, teinté d'auto-ironie. Il raconte comment, coincé dans une cabine téléphonique en Corse, il a appris de Jérôme Lindon que son premier livre serait publié. Il se souvient du choc que fut pour lui, à 20 ans, la lecture de *Malone meurt* de Beckett. En une fois, il avait tout compris, comme Saint-Paul sur le chemin de Damas. Il s'effondra sur le trottoir en regardant partir le bus 63. Beckett avec qui il se livra à une partie d'échecs par correspondance ! Loin d'être un livre de théorie littéraire (mais il est cela aussi), le livre est plein d'émotions et de vibrations. Le chapitre le plus fort est celui qui donne son titre au livre. Toussaint y parle de ce duo « urgence/patience » qu'il aurait pu appeler « douleur/jouissance ». Comment l'écriture d'un roman lui demande de longues préparations, de patients élagages, pour trouver le bon rythme et puis la phrase se lâche. Il compare cet effort à celui de sportifs de haut niveau : le plongeur en eau profonde qui doit subir une pression intense pour voir le monde d'en bas. Ou le tennisman qui ne peut « lâcher ses coups » qu'au terme de longs entraînements. « *L'urgence*, écrit-il, *est un état d'écriture qui ne s'obtient qu'au terme d'une infinie patience. Elle en est la récompense, le dénouement miraculeux. Tous les efforts que nous avons consentis au préalable pour le livre ne tendaient en réalité que vers cet instant unique où l'urgence va surgir, le moment où ça bascule, où ça vient tout seul, où le fil de la pelote se dévide sans fin.* »

Qu'est-ce qu'un bon livre ? Toussaint répond que c'est celui pour lequel on se souvient, longtemps après, du fauteuil dans lequel on l'a lu ! L'écrivain a toujours été sur le fil entre minimalisme et émotion. À lire ce livre, on le comprend mieux. Côté minimaliste, il a retenu la leçon de Beckett de sortir de la littérature formatée : « *Il y a chez lui quelque chose qui se situe au-delà du langage. Que reste-t-il alors, dans un livre, quand on fait abstraction des personnages et de l'histoire ?* » L'essentiel : « *le rythme, la dynamique, l'énergie* » Flaubert rêvait déjà d'écrire un livre sur rien. Côté émotions, Toussaint fut profondément impressionné par *Crime et Châtiment*. « *Je l'ai pris dans la gueule. La littérature, ce devrait toujours être du soufre, de l'incandescence, de l'acide* », écrit-il, reprenant aussi la phrase de Kafka : « *un livre doit être la hache qui brise la mer gelée en nous* ».

Quand on l'interroge sur les différences entre littérature et cinéma (qu'il pratique tous les deux), il répond par l'ironie, opposant les « *hommes équilibrés, sociables (les biologistes et les cinéastes), aux irresponsables, angoissés, onanistes ayant coupé tout contact avec la réalité (les écrivains et les mathématiciens)* ».

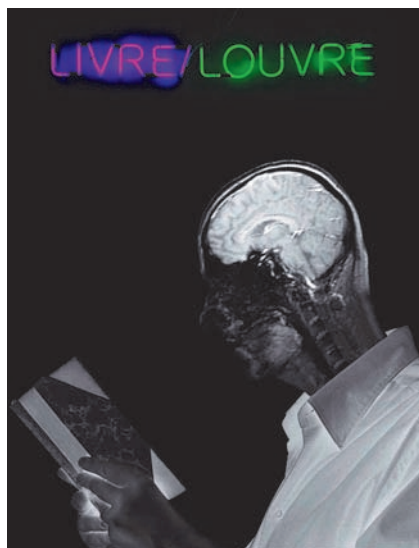
Les Éditions de Minuit publient aussi en poche une édition revue et augmentée d'*Autoportrait (à l'étranger)*. Il y a ajouté une préface et un chapitre délicieux sur Jeff Koons. Il y explique que l'intime se retrouve plutôt dans le roman et la fiction, et moins dans les autoportraits. Dans les autoportraits de Rembrandt, il était déjà question de peinture avant de parler du peintre. Il raconte aussi ses 24 Heures du Mans avec Jeff Koons suivant son « Art car » BMW. Un duo surréaliste qui fit « flop » puisque l'Art car tomba en panne. Reste ce joli texte d'autodérision.



À chaque fois que je voyage m'étreint une très légère angoisse au moment du départ, angoisse parfois teintée d'un doux frisson d'exaltation. Car je sais qu'aux voyages s'associe toujours la possibilité de la mort – ou du sexe (éventualités hautement improbables évidemment, mais néanmoins jamais tout à fait à exclure).

L'anecdote réelle se métamorphose ainsi en épisode romanesque, où l'antihéros réfléchit l'image de l'auteur, ses doutes et ses errements. Une pépite de peu de pages, art poétique de l'écrivain en voyage.

Antoine de Gaudemar, *Libération*.



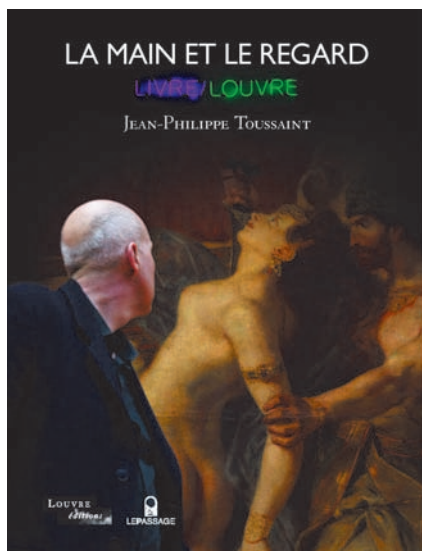
Jean-Philippe Toussaint Livre/Louvre

du 8 mars au 11 juin 2012
Aile Sully – salles 20 à 23

À l'occasion du cycle consacré aux arts du livre, le musée du Louvre donne carte blanche à Jean-Philippe Toussaint, écrivain et réalisateur belge. L'exposition intitulée *Livre/Louvre* associe photographies, vidéos, installations et performances de l'artiste pour « évoquer le livre sans passer par l'écrit ».

L'auteur engage une réflexion sur la lecture, le temps qui passe et la littérature. Il y est, entre autres, question de bibliothèque, de collection, et plus particulièrement de la collection Edmond de Rothschild du département des Arts graphiques. L'activité cérébrale est

Jean-Philippe Toussaint
Visuel de l'exposition LIVRE/LOUVRE
Création
© J.P. Toussaint, 2012



La Main et le Regard. LIVRE/LOUVRE
Jean-Philippe Toussaint.
Coédition Le Passage / musée du Louvre
éditions, 244 p., 29 €

évoquée dans une installation qui associe des dessins de Le Brun à une cabine de douche expérimentale. Pour l'exposition, Jean-Philippe Toussaint a réalisé spécialement deux grandes compositions photographiques, *Mardi au Louvre*, qui évoque sous un jour inattendu la vie du musée le mardi, jour de fermeture, et un portrait de groupe d'écrivains contemporains librement inspiré de l'Hommage à Delacroix de Fantin-Latour. De même, mettant en rapport l'éternité de l'écrit et l'éphémère de la lecture, le manuscrit exceptionnel d'*En attendant Godot* de Beckett côtoie la huitième édition de *La Divine Comédie* de Dante, tous deux présentés en contrepoint de neuf tablettes électroniques ouvertes sur des traductions de *La Divine Comédie* de Dante en différentes langues.



Jean-Philippe Toussaint.
Trois fragments de Fuir, 2012

Dans la Salle audiovisuelle
Du 3 mars au 11 juin 2012,
à partir de 14 heures, accès libre.

Trois fragments de Fuir / Louvre (2012)
Une coproduction Les films des Tournelles,
Louis Vuitton Malletier, le musée du
Louvre.

Triptyque cinématographique, interprété par Dolores Chaplin et réalisé spécialement par Jean-Philippe Toussaint à l'occasion de l'exposition « LIVRE/LOUVRE », adapté de son roman *Fuir*, Les Éditions de Minuit, Prix Médicis 2005.



© Madeleine Santandrea

JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT

a publié

Aux Éditions de Minuit :

LA SALLE DE BAIN, 1985, (« double », n° 32)

MONSIEUR, 1986

L'APPAREIL-PHOTO, 1989, (« double », n° 45)

LA RÉTICENCE, 1991

LA TÉLÉVISION, 1997, (« double », n° 19)

AUTO PORTRAIT (À L'ÉTRANGER), 2000, (« double », n° 78)

FAIRE L'AMOUR, 2002, (« double », n° 61)

FUIR, 2005, (« double », n° 62)

LA MÉLANCOLIE DE ZIDANE, 2006

LA VÉRITÉ SUR MARIE, 2009

Aux Éditions Le Passage :

LA MAIN ET LE REGARD. LIVRE/LOUVRE, 2012

Il a réalisé trois films :

Monsieur, 1989 – La Sévillane, 1992 – La Patinoire, 1999

www.jptoussaint.com